



HAL
open science

Une riche matière ? Sur un statut littéraire de la théologie dans les sermons latins et français de Gerson

Viviane Griveau-Genest

► **To cite this version:**

Viviane Griveau-Genest. Une riche matière ? Sur un statut littéraire de la théologie dans les sermons latins et français de Gerson. Jean Gerson écrivain, Apr 2018, Montpellier, France. halshs-04542756

HAL Id: halshs-04542756

<https://shs.hal.science/halshs-04542756>

Submitted on 12 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une riche matière ? Sur un statut littéraire de la théologie dans les sermons latins et français de Gerson

Jean Gerson s'est acquis au cours de sa carrière une réputation de prédicateur à l'éloquence magistrale que signalent une importante diffusion *post-mortem* à l'échelle européenne¹ ainsi que le passage rapide des œuvres au format imprimé. Bien plus, l'appréciation dont a joui Gerson, de son vivant ou après sa mort est souvent formulée en termes littéraires. Tout semble donc concourir à faire de Gerson un « écrivain à succès ». Il convient pourtant de se demander de quel type d'écrivain il s'agit et de préciser ce qui dans les textes est au cœur de cette reconnaissance et de cette diffusion.

Face à ce questionnement extrêmement large, on optera pour une approche volontairement restreinte en s'appuyant sur la notion lexicale et intellectuelle de *matière*. Il s'agira donc d'explorer à quelles conditions et avec quelles implications la « matière », d'abord théologique, peut devenir une « matière littéraire »², et ce plus particulièrement dans le corpus des sermons gersoniens. La question de la dimension rhétorique, associée parfois à l'agrément – *flectere et movere* – a été abordée depuis longtemps par la critique pour le champ de l'homilétique et nous n'avancions certes pas en terrain vierge. Erich Auerbach a ainsi montré que la prédication tardo-antique et du Haut Moyen Âge voyait perdurer l'usage d'un « haut langage » de nature littéraire, quand Siegfried Wenzel³ a souligné les ressorts esthétiques de certains sermons⁴. Plus largement, et notamment pour la période du Bas Moyen Âge, Nicole Bériou rappelle que la matière du dogme est souvent amenée à se « littériser », en particulier lors du passage en langue vernaculaire :

Dans la prédication comme dans la littérature mystique, l'expression d'une expérience religieuse appelle

¹ Sur ces points, voir Daniel Hobbins, *Authorship and publicity before print : Jean Gerson and the transformation of late medieval learning*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000, et « The council of Basel and Distribution Patterns of the work of Jean Gerson », dans *Religious controversy in Europe, 1378-1536, Textual transmissions and Networks of readership*, Michael Van Deusen et Pavel Soukup (éd.), Turnhout, Brépols, 2013, p. 137-171.

² Le vocabulaire critique, certes pavé de bonnes intentions, recèle, on le sait, de nombreux pièges : ainsi en est-il du terme de « littéraire ». Tout en nous excusant pour cet emploi assurément anachronique, nous n'en persisterons pas moins à l'employer, le terme renvoyant en effet de façon commode à l'articulation de la rhétorique et de l'agrément qui se joue dans les textes et ce jusqu'à revêtir une dimension « esthétique », autre désignation teintée d'anachronisme. Bien plus, au-delà de l'argument de la facilité, force est de constater que ce concept est au cœur de la méthodologie de notre discipline et revêt à ce titre le caractère d'un paradigme tout à la fois euristique et constituant.

³ Siegfried Wenzel, *Preachers, poets, and the early English lyric*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

⁴ Sur cette question on consultera également Dom Jean Leclerc, *L'Amour des lettres et le désir de Dieu : initiation aux auteurs monastiques du Moyen Âge*, Paris, Cerf, 2008 [1957] et Michel Zink, « L'art littéraire de saint Bernard. Une esthétique de la conversion », dans *L'Actualité de saint Bernard*, colloque des 20-21 novembre 2009, Paris, Collège des Bernardins, Antoine Guggenheim, André-Marie Ponnou Delaffon (dir.), Paris, Lethielleux, 2010, p. 197–211. On notera à ce propos que la prédication monastique a fait l'objet d'études plus nombreuses que la prédication universitaire comme celle de Gerson en raison des orientations historiographiques qui ont prévalu dans les décennies passées.

l'usage d'une langue appropriée, et induit même une tension créatrice qui conduit ces prédicateurs à contribuer fortement à l'enrichissement des langues vernaculaires qu'ils pratiquent, que ce soit dans la description du sentiment religieux, ou dans celui d'une représentation du monde où les formes abstraites de la construction doctrinale rejoignent par nécessité pédagogique la culture commune des hommes par un langage souvent puissamment poétique. »⁵

Gerson lui-même semble formuler par endroit la question en des termes qui ramènent à de semblables considérations : « Vray est que yci m'est offert large et plantureuse *matiere* de parler de la bataille spirituelle de vicez contre les vertus en la personne de saint Anthoine »⁶. Les qualificatifs qui renvoient à la matière dogmatique et morale, « large », « plantureuse », semblent également convoquer l'imaginaire topique de l'*ubertas* rhétorique. Matière théologique donc, certes, mais matière littéraire ? Tant s'en faut que la délimitation intellectuelle d'un contenu doctrinal renvoie obligatoirement à une autre dimension littéraire. Nous retiendrons trois angles d'approche successifs pour évaluer la pertinence de cette lecture de la « matière » gersonienne ainsi que la légitimité qu'il y aurait à la rattacher à une figure de Gerson écrivain. La dimension d'agrément, voire la portée esthétique des sermons de Gerson mérite d'abord d'être considérée, d'une part à l'échelle du corpus, d'autre part à la lumière des *artes*. Il est ensuite possible d'examiner la question sur le plan lexical à partir de l'angle fourni par le mot *matiere / materia* tel qu'on le rencontre chez Gerson ainsi que chez d'autres auteurs laïcs. On pourra dès lors en guise de conclusion s'attacher aux éléments de méta-discours qui achèvent de construire une dimension littéraire de la matière théologique.

Il convient ainsi de confronter tout d'abord les textes aux catégories issues des *artes* afin d'apprécier leur portée esthétique selon les termes mêmes des médiévaux. Nicole Bériou le rappelle, tout comme Sigfried Wenzel, que « [...] les prédicateurs [...] réservent cette qualité [l'esthétique] aux deux autres registres que nous avons vu apparaître : la musique et le chant d'une part, la construction maîtrisée et élégamment ornée de l'autre »⁷. Dans les deux cas, et ce de manière tout à fait classique pour la pensée médiévale⁸, l'effet esthétique est donc lié au nombre en tant qu'il est facteur d'ordonnement et de proportion.

La référence artistique dans les sermons doit donc être appréhendée de façon double et d'emblée de manière complexe. Elle est en effet d'une part, suivant une logique de mise en abîme, indice de ce qu'est le sermon, un discours esthétique ; elle est aussi, au moins dans certains cas, indice de l'effet de ce même sermon. L'image de l'architecture revient ainsi de façon récurrente pour faire signe vers ce qui dans les textes s'offre à une appréciation à la fois sensible et intellectuelle, c'est-à-dire

⁵ Nicole Bériou, « Le Sermon thématique. Une construction fonctionnelle et esthétique », dans *L'Œuvre littéraire du Moyen Âge aux yeux de l'historien et du philologue*, Ludmilla Evdokimova et Victoria Smirnova (éd.), Actes du colloque de Septembre 2012, Moscou, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 341-357 (cit. p. 342-343).

⁶ Jean Gerson, *Sermon « Certamen forte dedit illi »*, *OC*, t. 7*, n° 345, p. 563 (nous soulignons).

⁷ Nicole Bériou, « Le Sermon thématique... », *op. cit.*, p. 349-350.

⁸ On pourra approfondir ces aspects connus par la lecture de l'ouvrage d'Olivier Boulnois, *Au-delà de l'image : une archéologie du visuel au Moyen Âge, V^e-XV^e siècles*, Paris, Seuil, 2008, notamment avec les pages 118-130.

esthétique :

Jacta sunt fundamenta ait Lactantius ex verbis Tullii. Quibus superaedificare volens, quattuor componam orationes moderaturus utriusque quantum potero stylum.⁹

Le caractère réflexif du propos est évident et souligné par le vocabulaire rhétorique : *componere*, *oratio*, *stylus*. Les *auctoritates* convoquées, Cicéron et Lactance, invitent, elles aussi, à lire le texte en ce sens en raison des connotations qu'elles font surgir : la rhétorique pour Cicéron et Lactance. Néanmoins, il convient de noter que l'affirmation de cette dimension du texte est immédiatement suivie d'une volonté de régulation (*moderaturus*) qui l'encadre strictement. On trouverait aisément d'autres occurrences, ainsi dans *Beati qui lugent* où la métaphore est filée tout au long du **sermon**, créant par là un effet à la fois de cohésion intellectuelle et d'unité esthétique. La référence est posée dès le début du texte :

Et quoniam tres collati sunt in themate termini principales : beatitudo, luctus, consolatio, tripartita erit nostri sermonis fabrica, quia super quemlibet ex terminis aedificium nostrae ratiocinationis fundabitur et excrescet¹⁰.

Puis elle est reprise plusieurs fois au cours du développement, ainsi :

His pro primo fundamento positis et viva veritatis calce agglutinis, quadruplicem considerationem, instar quattuor laterum superaedificare fas habemus¹¹.

Puis :

Attamen ne perpendicularem nostri aedificii regulam conturbet aequivocationis irregularitas, decribendum est quid est luctus, quid consolatio [...] ¹².

De nouveau, l'architecture témoigne d'une même orientation où le texte homilétique s'offre dans un double mouvement, intellectuel et sensible. L'architecture ne se rencontre toutefois pas systématiquement dans les textes gersoniens : semblable mise en abîme n'intervient guère dans les

⁹ Jean Gerson, *Sermon « Vade in domum tuam »*, OC, t. 5, n° 250, p. 564. Sauf mention contraire, les traductions sont de notre main : « Les fondations sont posées, dit Lactance en reprenant les mots de Tullius. Voulant bâtir quant à moi sur ces fondations, je composerai quatre oraisons en les modulant du mieux que je pourrai quant au style. »

¹⁰ Jean Gerson, *Sermon « Beati qui lugent »*, OC, t. 5, n° 213, p. 93 : « Et puisque se trouvent dans le thème trois termes clé, la béatitude, le deuil et la consolation, notre construction se fera selon trois parties, car c'est sur chacun de ces termes que l'édifice de notre raisonnement sera fondé et pourra s'élever. »

¹¹ *Ibid.*, p. 95 : « Ces éléments étant établis comme premières fondations et maçonnés par la chaux vive de la vérité, prenons la liberté de bâtir une quadruple considération à l'instar de quatre murs. »

¹² *Ibid.*, p. 97 : « Toutefois afin que l'irrégularité de l'équivocité ne vienne déranger l'ordonnement perpendiculaire de notre édifice, il nous faut décrire ce qu'est le deuil, ce qu'est la consolation... »

textes français.

De la même façon, on y trouve peu de références à la musique envisagée dans une perspective réflexive, alors que les textes latins vont parfois jusqu'à évoquer indirectement un effet musical du sermon ainsi dans *Beati qui lugent* :

[Luctus] et consolatio eandem animam tanta celeritate alternatim invicem afficiunt quantam discernere non valemus ; et consequenter poneretur motus cordis quasi tremulus et mixtus ex constrictione et dilatatione, forte similis motui campanae dum tremat et chordae citharae dum resonat ; et ita mirabilis harmonia fit in corde ex hac mutua percussione luctus et consolationis, qualem harmoniam explicare sicut difficile est, ita experiri facile¹³.

Certes, l'image renvoie en premier lieu à ce que doivent produire l'affliction et la consolation dans le cœur du croyant ; elle est toutefois un indice implicite et indirect de ce qu'est le sermon, puisqu'il doit susciter ces affects chez l'auditeur ou le lecteur. Il s'agit en tous cas d'expérimenter quelque chose qui est de l'ordre du sensible (*experiri, motus, tremulus, tremat*) et qui a à voir avec une forme de beauté sensible (*campanae, citharae, resonat, harmonia*). Avant Fénelon, se rejoignent ainsi chez Gerson spiritualité et beauté dans un indicible je-ne-sais-quoi – *discernere non valemus* –, l'expérience de la foi confrontant bien l'expression à une tension créatrice.

Il est dès lors permis de proposer une exploration lexicale des occurrences du doublet *materia / matire* chez Gerson, et l'on soulignera d'emblée qu'à l'échelle du corpus des œuvres complètes, le terme est chargé d'une signification théologique claire et indiscutable. Il désigne ainsi un contenu doctrinal univoque, par exemple dans le traité *Pro unione ecclesiae* :

Tertio sequitur in hoc male se habent doctores theologi quod non determinant et discutiunt istam *materiam* scolasticae prout eis hoc incumbit ex officio. Patet, quia ad procurandum hujusmodi unionem obligantur et maxime ad procurandum eam modo perfectissimo quo possunt eam procurare. Modo istud videtur esse inquirendo veritatem scolasticae in ista *materia*, et illam veritatem referre praelatis et eos monere quod juxta istam veritatem ipsi facerent [...].¹⁴

Le terme n'a pas de sens littéraire dans ce cas et désigne un ensemble, intellectuel et polémique, qui est au centre de la réflexion. À ce titre, il se situe essentiellement du côté du fond plutôt que de la

¹³ *Ibid.*, p. 99 : « Le chagrin et la consolation frappent alternativement la même âme avec une telle rapidité que nous sommes impuissants à les distinguer. Et par conséquent on peut rapprocher le mouvement du cœur à un tremblement fait d'une contraction et d'une dilatation sans doute semblable au mouvement d'une cloche quand elle sonne et aux cordes de la cithare quand elle résonne. Et ainsi une harmonie merveilleuse se fait dans notre cœur du fait de cette mutuelle percussione de chagrin et de consolation : cette harmonie, il est difficile de l'expliquer, mais elle est facile à expérimenter. »

¹⁴ Jean Gerson, « *Pro unione ecclesiae* », *OC*, t. 6, n° 253, p. 16 : « Troisièmement, les docteurs en théologie adoptent une posture inappropriée en ceci qu'ils ne proposent pas de résolution et qu'ils discutent de cette matière à la manière scolastique alors que leur statut le leur impose. Cela transparaît du fait qu'ils sont tenus de mettre en œuvre une union de cet ordre et plus encore de la mettre en œuvre de la manière la plus parfaite qu'ils peuvent. Au lieu de cela, on voit dans cette matière que la vérité est établie en enquêtant à la manière scolastique, puis on rapporte cette vérité aux prélats et il leur est conseillé d'agir eux-mêmes en accord avec à cette vérité. »

forme. Néanmoins, la question du traitement de la matière, de la forme donnée au fond, est d'ores et déjà posée avec la reprise de l'adverbe *scolastice*.

On trouvera par ailleurs des indices clairs d'une démarcation entre matière théologique et matière littéraire, la première l'emportant sur la seconde. C'est le cas en français, dans la clôture du traité sur le débat du *Roman de la Rose* :

La trouvoy bien autre *matiere* pour mon cuer occuper, que plus ne feust ainsi volage : ce fu la *matiere* de la benoite Trinité en unité divine ; puis du saint Sacrement de l'autel, etc.¹⁵

La tournure adversative, le syntagme « bien autre », l'emploi du subjonctif, le terme « volage » enfin, rangent explicitement la matière littéraire abordée dans la querelle du côté des considérations futiles, de bien moindre prix que la réflexion dogmatique. Le texte français fait néanmoins ressortir un autre trait sémantique moins patent dans les exemples latins précédents, à savoir une forme de lien avec l'intériorité (« mon cuer »). La matière apparaît donc comme un ensemble rassemblant un certain nombre de données conceptuelles (« la matiere de la benoite Trinité »), mais dont l'appropriation par un sujet ouvre, au moins virtuellement, sur des possibilités de développement littéraire : **c'est ce qui a lieu** dans le cas du *Débat* du fait de l'usage de l'allégorie.

Le terme matière apparaît donc lié chez Gerson à la fois à un contenu théologique et à une orientation rhétorique possible, mais pas systématique. Il s'inscrit en outre dans une vision hiérarchique où la théologie (le fond) tend à primer sur la rhétorique (la forme). Un détour par quelques auteurs contemporains et proches tels que Christine de Pizan et Philippe de Mézières, permettra dès lors de mettre en perspective ces premières remarques et de montrer que la matière est tributaire d'un contexte générique, ou d'un type de texte, et d'un contexte d'énonciation. Ainsi, dans le *Songe du Viel Pelerin*, œuvre où l'allégorie soutient un discours didactique, le sémantisme de « matiere » est fortement tiré du côté du théorique :

Ledit Povre Pelerin, tout ennuié, s'endormi et vit un estrange et merveillex songe rempli de grans *materes* et figures par aventure autresfois non leues, touchant a la sainte alkemie de forgier de nouvel bons besans par tout le monde et par especial en la crestienté catholique et singulierement ou royaume de Gaule.¹⁶

« Materes » est mis sur le même plan que « figures », toutes deux redevables d'un déchiffrement, « leues » et liées à un contenu intellectuel, « touchant a la sainte alkemie ».

Chez Christine de Pizan, en revanche, on trouvera un sémantisme plus complexe où fond et forme s'appellent et se répondent, ainsi dans le *Chemin de longue estude*¹⁷ :

Et ainsi fu reconfortez / Par Philosophie ennortez / Du mal qu'on lui avoit traictié / Ou je leu toute la seree ; /

¹⁵ *Le Livre des epistres du debat sus le Rommant de la Rose*, Andrea Valentini (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 324.

¹⁶ Philippe de Mézières, *Le Songe du Viel Pèlerin*, prologue, Joël Blanchard (éd.), Genève, Droz, 2015, p. 10.

¹⁷ Christine de Pizan, *Le Chemin de longue étude*, Andrea Tarnowski (éd.), Paris, Lettres gothiques, 2000, p. 104, v. 281- 290.

Mais si j'eusse eu longue asseree / L'i eusse, croy voulu user / Tant me plaisoit m'i amuser, / Car moult m'estoit belle *matiere* / Et de moy conforter *matiere*.

La « *matiere* » renvoie en effet bien à un contenu intellectuel qu'on lit (« *leu* »), issu d'une discipline universitaire, la philosophie ; elle fait l'objet dans le même temps d'un plaisir certain (« *plaisoit* », « *amuser* ») et d'un agrément esthétique (« *belle* »). Bien plus, comme chez Gerson précédemment dans le *Débat*, elle suppose une appropriation particulière du sujet (« *moy conforter* »). On rencontrera dans l'*Epistre Othea* une association équivalente de la matière comme contenu à son traitement (ici « *maniere* ») poétique :

Et comme les quatre vertus cardinalz soient necessaires a bonne policie, nous en parlerons ensuivant. Et a ceste premier avons donné nom et pris *maniere* de parler aucunement poetique et accordant a la vraye histoire, pour mieulz ensuivre a nostre *matiere* ; et a nostre propos prendrons aucunes autoritez des ancians philosophes¹⁸.

Christine de Pizan souligne donc, d'une façon qui n'est pas sans rappeler Gerson, le lien étroit qui unit manière et matière, forme et fond : l'auteure se doit ainsi d' « *ensuivre* » le mouvement qu'imprime la seconde.

Or, en raison de leur nature oratoire, les sermons se prêtent particulièrement à un glissement d'un plan vers un autre, et sans doute avec plus de bonheur que les textes plus proprement théologiques. Plusieurs occurrences dépassent ainsi le seul champ de la théologie pour désigner dans les textes homilétiques des objets hybrides. C'est ainsi le cas dans le sermon « *Suscepimus Deus misericordiam tuam* » :

Urget Misericordia dicens : « *Vae tibi si non evangelizaveris ; necessitas enim incumbit tibi ; necessitas ex professione et talento comisso ; necessitas ex legatione ; necessitas ex juramento et fidelitate [...].* » Fuerat, scio, placentior altera multis *materia* ; sed nulla fortassis utilior vel ad tempus urgentior. Unde si quaererem solum hominibus placere [...] ambularem nunc forte in magnis et mirabilibus super me versans et reversans quaestiones oppositas¹⁹.

On retrouve dans ce sermon papal le premier sens d'ensemble conceptuel de données théologiques lié au contexte du schisme, comme précédemment dans le « *Pro unione ecclesiae* ». Cette « *matière* » fait toutefois l'objet d'une appréciation à caractère axiologique qui la fait osciller entre l'agrément (*placentior, quaererem, mirabilibus*) et l'utilité (*utilior, urgentior*). Or la thématization de l'alternative *placentior / utilior* indique un positionnement gersonien dans un champ clairement littéraire, entièrement orienté par la question de l'engagement des clercs-intellectuels. Il convient toutefois de ne pas se méprendre : l'agrément pur, le sermon gratuit, n'est pas du côté de la littérature mais bien de

¹⁸ Christine de Pizan, *Epistre Othea*, Gabriella Parussa (éd.), Genève, Droz, 1999, p. 200, l. 105-110.

¹⁹ Jean Gerson, *Sermon « Suscepimus Deus misericordiam tuam »*, *OC*, t. 5, n° 248, p. 544-545 : « La Miséricorde me pressait en disant : “Malheur à toi si tu n'évangélises pas car c'est une obligation qui t'incombe ! Obligation par ta profession et par le talent qui t'est confié ! Obligation par ta mission, obligation par la fidélité que tu dois à ton serment [...]” Une autre matière eût été, je le sais, plus agréable que tous ces propos mais aucune, sans doute, n'eût été plus utile, voire pressante au regard du contexte. Oui, si je ne cherchais qu'à plaire aux hommes, peut-être me promènerais-je en ce moment au milieu de considérations élevées et grandioses, tournant et retournant pour moi-même des questions contradictoires. »

la théologie, perçue comme détachée du réel, perdue qu'elle est dans des jeux discursifs (*versans et reversans quaestiones oppositas*). On retrouve là à l'évidence la dénonciation gersonienne d'une approche purement scolastique s'abîmant dans une *quaestio* ramenée à son expression la plus formelle²⁰. Le littéraire se joue donc, lui, dans un discours articulant utilité et engagement personnel.

Il serait d'ailleurs faux d'affirmer que Gerson récuse catégoriquement toute forme d'agrément, l'emploi de l'irréel dans cet exemple le souligne avec subtilité (*si quaererem solum hominibus placere*²¹). Comme à son ordinaire, Gerson esquisse à demi-mot une posture complexe qui ne se laisse pas réduire à des schémas simplistes. Le chancelier connaît ainsi tous les charmes que recèle le discours, tant en latin :

Ita pergebam in meditatione mea satiram in clerum declamare. Neque enim in tam uberi indignationis materia deesse verba potuerant.²²

Qu'en français :

Vray est que yci m'est offert large et plantureuse matiere de parler de la bataille espirituelle de vicez contre les vertus en la personne de saint Anthoine ; et aultrement et plus haltement et soubtivement on en pourroit parler aux gens qui mainent vie contemplative et solitaire, a l'exemple de saint Anthoine, que aux gens de vie active ; et pourroit on comparer les assaulz qu'ils ont a ceulz que ont les mondains. Je m'abregeray, entreprenray ma parole selonc le lieu ou je suis et les personnes sans curiosité mais a nostre edificacion se je puis [...].²³

La matière est rhétorique (*declamare, satiram, uberi, plantureuse*) ; elle est également subjective (*in meditatione mea*). Elle se déploie toutefois, au moins en partie, sur le mode de la prétérition : dans l'exemple latin, Gerson ne suivra pas sa première intuition, de même que dans le sermon français, la prise en compte du public (« selonc le lieu ou je suis et les personnes ») l'invite à poursuivre sans *curiosité*, c'est-à-dire sans sophistication excessive. Le prédicateur limite donc un traitement exclusivement rhétorique à l'égal d'un discours totalement scolastique : la « matière » gersonienne est en réalité celle qui parvient à conjoindre les deux dans une forme d'union des contraires harmonieuse et esthétique :

Remanserat tamen scrupulus aliquis si materiam hanc de poenitentia lotrice mentis optima, tractare convenientius opporeret vel declamatorio modo vel scholastico. Primum accuratius et venustius est ; alterum acutius et quodammodo verius aestimatur. Primum magis accomodatur affectui, secundum intellectui, primum plus allicit, secundum plus instruit. Tandem ex circumstantia temporis et auditorum qualitate inductus sum scholasticum morem gerere. [...] Omittatur ornatus nisi qui sponte provenerit²⁴.

²⁰ Sur le rapport de Gerson au débat, voir Bénédicte Sère, *Les Débats d'opinion à l'heure du Grand Schisme : ecclésiologie et politique*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 392 sq.

²¹ Nous soulignons.

²² Jean Gerson, *Sermon « Apparuit gratia Dei »*, OC, t. 5, n° 212, p. 70 : « Ainsi en venais-je au fil de ma réflexion à déclamer un discours satirique à l'encontre des clercs ; et il est vrai que les mots ne peuvent manquer au sujet d'une matière si opulente pour ce qui touche à l'indignation. »

²³ Jean Gerson, *Sermon « Certamen forte dedit illi »*, OC, t. 7. 2, n° 345, p. 564.

²⁴ Jean Gerson, *Sermon « Si non lavaro te... »*, OC, t. 5, n° 245, p. 501 : « Subsistait cependant une préoccupation à savoir si, pour cette matière touchant la pénitence comme meilleure lotion de l'âme, il apparaissait plus convenable d'en traiter sur le mode déclamatoire ou sur le mode scolastique. Le premier mode est en effet plus soigné et plus élégant tandis que le second est plus pointu et il est considéré en quelque sorte comme plus vrai. Le premier est plus adapté aux émotions, le second à l'intellect ; le premier attire plus tandis que le second instruit

La « matière » théologique *de poenitentia lotrice mentis* demeure ; elle n'évince toutefois pas des questions explicitement rhétoriques *declamatorio modo / scholastico* non plus que l'ornement ou l'agrément *venustius*. Ni l'une ni l'autre néanmoins ne l'emportent : l'attention au contexte invite à se conformer à un traitement scolastique dans le respect du souci esthétique (*ornatus qui sponte venerit*). D'une matière à l'autre, les frontières sont donc poreuses et l'auteur le dispute au prédicateur sous la houlette vigilante du pasteur.

Le terme « matière » est donc signe chez Gerson, comme chez Philippe de Mézières mais plus encore comme Christine de Pizan, d'une orientation littéraire du discours qui s'intéresse aux rapports de fond et de forme. L'attention à la forme chez Gerson est discrète et transparaît moins pour des raisons évidentes : Gerson est chancelier et à ce titre occupe une place littéraire radicalement différente de celle d'une auteure vivant de sa plume comme Christine. Cette sensibilité n'est pas non plus strictement équivalente chez ces deux auteurs : chez Christine de Pizan, le terme articule théorie et traitement poétique, tandis que chez Gerson le rapport se joue davantage entre scolastique et rhétorique. Dans tous les cas, la matière tend souvent à déborder la théorie pure chez Gerson pour faire jouer les catégories.

Il est dès lors possible de regarder selon quelles modalités cette matière théologico-rhétorique est mise en œuvre de façon plus large dans les textes de Gerson, en se penchant de façon plus large sur les éléments métadiscursifs des textes. Le binôme « *materia/ matière* » ne peut en effet se comprendre qu'en comparaison avec d'autres éléments lexicaux et énonciatifs à caractère métadiscursif. Selon les cas, il forme avec ces derniers des constellations signifiantes (dans les cas d'apparition conjointe) ou bien entretient des relations de proximité (dans les cas d'occurrences non simultanées). Le premier terme que l'on peut isoler dans cette perspective est *sermo*, notamment dans le contexte du débat sur le *Roman de la Rose*. L'échange épistolaire de Gerson avec Jean de Montreuil, en quelque sorte par-dessus l'épaule de Christine de Pizan, porte en effet sur les rapports de la littérature et de la théologie. Le chancelier y dessine brièvement une position en la matière :

Animadvertes, crede mihi, non esse factam iniuriam tirannicam *Eloquencie* si eam Theologie sociaverimus : pudebit te forsan audacie allegandi ea que non plene prospexeris. Augustinus plane tibi reclamavit, tum expressissimis verbis ibidem [...] tum factis operum suorum tantis *eloquencie* viribus elaboratorum ; quamquam temperata *modestia loquutus* sum, si adverteris, dum *Eloquenciam* Theologicam mediocri *sermone loquentem* esse introduxi, *curiositatem* quasi michi iamiam opponendam vigilanter excludens²⁵.

d'avantage. Finalement, au regard du contexte du moment et de la qualité de l'auditoire, j'ai été porté à user de la manière scolastique. On laissera donc de côté les effets à l'exception de ceux qui viendraient spontanément. »

²⁵ *Le Débat sur le Roman de la rose*, éd. Éric Hicks, Genève, Slatkine, 1996, « Responsio ad scripta cuiusdam », p. 162-175, cit. p. 174. Traduction d'É. Hicks : « Tu te rendras compte, crois-moi, que je n'ai fait aucune injure excessive à Éloquence en l'associant à la théologie : tu auras peut-être honte d'avoir osé alléguer un texte que tu n'avais fait que parcourir. Car saint Augustin t'apporte un démenti, non seulement par un texte très explicite (au 4^e livre de *La Doctrine chrétienne*, au début même de cette œuvre) mais encore par son exemple car il a écrit ses propres ouvrages avec toute la force de son éloquence. Néanmoins, si tu voulais bien y prendre garde, tu verrais

La position est somme toute classique qui, dans la lignée d'Augustin, scelle l'accord de l'éloquence et de la théologie. Elle n'est néanmoins pas exempte de contraintes stylistiques et l'on retrouve la tendance de Gerson à borner avec minutie d'éventuels débordements rhétoriques, ainsi que le signale le vocabulaire axiologique *modestia, mediocri* etc. Comme souvent, la *matière* n'existe rhétoriquement et esthétiquement que dans la mesure où elle s'inscrit dans un schéma normatif moral.

Un second ensemble, celui constitué par *stylus, oratio et eloquentia* confirme ces premiers éléments en montrant que, si la morale est invitée par Gerson à encadrer le champ littéraire, il en va de même pour la rhétorique dans le champ de la spiritualité. La lettre que Gerson consacre aux *Noces spirituelles* de Ruysbroeck montre en effet un exemple de critique stylistique utilisé à des fins théologiques :

Certe tamen induci nequeo credere librum ipsum fuisse conflatum per os idiotae quasi per miraculum. Stilus enim ispe magis sapit et redolet humanam eloquentiam quam divinam ; nam et poetarum verba, ut Terentii et Boetii et philosophorum sententiae et orationis cursus ostendunt palam illic studiosam industriam et diligentiae laborem diuturnum praecessisse. Plane impar valde est stilus divinae scripturae, prophetarum et evangelistarum ab hoc loquendi genere²⁶.

Laissons de côté, malgré son intérêt, le vocabulaire péjoratif empreint de sarcasme qui vient qualifier le traité spirituel²⁷ (*conflatum, idiotae, redolet*) pour s'attacher aux termes techniques (*stilus, eloquentia, poetarum verba, sententiae philosophorum, orationis cursus*). En effet, à l'inverse de la *materia* appelée par Gerson qui associe fond et forme, c'est la lettre qui s'impose et qui dénonce, selon le chancelier, l'imposture spirituelle. Erreur funeste : dans l'éloquence de Ruysbroeck, le style l'emporte sur la modestie²⁸. De nouveau, la matière gersonienne apparaît à l'intersection du style (littéraire) et du dogme catholique.

Un dernier ensemble constitué par *vox / carmen* dans la *Josephina* achèvera de circonscrire la position théologico-stylistique de Gerson. Si le syntagme *materia* est en effet absent de la *Josephina*, en revanche l'incipit associe les termes *vox* et *carmen* ; il prolonge ainsi de façon programmatique pour toute l'œuvre les orientations précédentes tout en les élargissant et les dépassant :

Sed habet *sapientia* montem

que je me suis exprimé avec sobriété lorsque j'ai fait parler Éloquence Théologienne en style moyen, écartant avec soin toute recherche que l'on aurait pu me reprocher. » (p. 175)

²⁶ Jean Gerson, *Lettre « A Barthélémy Clantiers »*, OC, t. 2, n° 13, p. 56 : « Je ne puis cependant me laisser convaincre que ce livre a été inspiré à la bouche d'un imbécile pour ainsi dire par miracle. Son style en effet fleurit bon l'éloquence humaine plutôt qu'il ne sent l'éloquence divine : les mots tirés des poètes, ainsi Térence et Boèce, les maximes des philosophes et la cadence du discours montrent clairement qu'une activité érudite et un travail prolongé de la conscience a précédé. Assurément, le style de l'écriture sainte, des prophètes et des évangélistes est tout à fait différent de cette forme de discours. »

²⁷ Ce dernier est toutefois truculent et souligne combien la figure de Gerson « théologien-polémiste », adepte de la satire la plus mordante, mériterait d'être abordée : elle traverse en effet l'œuvre de part en part, depuis le texte contre Juan de Monzon – dont Gilbert Ouy dans son article « La plus ancienne œuvre retrouvée de Jean Gerson : Le brouillon inachevé d'un traité contre Juan de Monzon (1389-90) » (*Romania*, 83, 1962, p. 433-492) a déjà souligné qu'il met en lumière des qualités de portraitiste tout à fait intéressantes – jusqu'au *Débat sur le Roman de la Rose* en passant par les textes conciliaires et les sermons.

²⁸ On retrouve d'ailleurs, parmi les arguments avancés, le *topos* bien connu depuis Augustin, repris ensuite par Bernard de Clairvaux, de la modestie voire de la rudesse du style biblique et évangélique.

Nostra alium, fontem et *musas* quibus altera vox est
Fons vite verbum Domini sublimibus exit
A celis jugis puro salubrique meatu
Cristallo similis manans a sude superni
Montibus eternis, musas nec curat agrestes
Que mortales sonant, que noxia *carmina* texunt
Que solas vanis demulcent corporis aures.²⁹

Assurément absente dans ce cas, la thématization explicite de la matière est remplacée par l'inscription dans un cadre poétique que des références symboliques rendent évidentes (*musas, montem, fons*). Bien plus, la matière des sermons, faite d'une recherche d'équilibre ténue entre fond et forme, est pour ainsi dire dépassée. Plus libre peut-être que dans la prédication ou les textes doctrinaux, c'est l'alliance de la *sapientia* transcendante et de la *vox* subjective qui s'impose. Faut-il y voir une forme de poétique tardive qui marquerait l'accomplissement de l'art gersonien ? / Nous ne le pensons pas : Gerson, en effet, met fortement en avant dans ses textes doctrinaux, homilétiques ou plus largement à teneur pastorale (par exemple les écrits sur *Le Roman de la Rose*) les contraintes qui pèsent sur sa prise de parole (destinataires, contexte d'énonciation, type de texte). Le choix que Gerson fait dans la *Josephina* n'en suit pas moins des orientations différentes de la prédication : d'une recherche d'équilibre et d'articulation, presque toujours en tension (mais par là, profondément dynamique et bien adaptée à une parole en acte), on passe à une écriture fondée sur une osmose de la forme et du sens.

Il est permis, à ce stade de la réflexion, de dégager quelques remarques supplémentaires sur ce qui fait le caractère esthétique de la *matiere / materia* des sermons de Gerson. On s'appuiera pour ce faire sur quelques jeux de mise en abîme qui achèvent d'éclairer ses spécificités en contexte homilétique. Exigeant un juste équilibre entre éloquence, style et modestie, la matière théologico-littéraire gersonienne se distingue d'un traité comme les *Noces Spirituelles* de Ruysbroeck de même qu'elle ne recourt pas, à l'inverse du poème spirituel, au schéma du poète-prophète inspiré. De ce point de vue, les sermons apparaissent donc marqués par des spécificités profondes et par une littéarité distincte. Il n'est tout d'abord de matière homilétique littéraire qu'adressée : on le mesure aux différents dispositifs qui travaillent l'édification et obéissent à une logique polémique, ainsi dans le sermon français *Beati qui lugent* :

Beati qui lugent. J'ai entrepris a l'ayde de Dieu prouver et demonstrier comme advocat et playdoyeur contre erreurs et vices et comme estant en la chayere de verité crestienne que Ceulz yci sont bienheureux Qui les cueurs ont doloieux. Mais tantost par aventure on me dira le proverbe commun : « Bien aise plaidoyer qui parle sans partie » ; car il semble que nulz ne parle ou doye parler contre moy. Voulstist Dieu que ainsy fust et que on ne trovast advocat ou plaidoyeur faisant partie contre cette verité ! Mais hélas, autrement va. Je regarde que mile et mile advocaz par lesquels j'entens les vices et les pechiez font partie et ont fait des pieça pour retraire les gens de croire ceste verité [...]. J'ay doncques trop dure

²⁹ *Josephina*, introduction, texte critique, scansion, index des termes avec indication des quantités prosodiques, tables des formes métriques par Giovanni Matteo Roccati, Paris, LAMOP, 2001, (CD-ROM), v. 1-10 : « Mais notre sagesse possède une montagne autre / Et des muses à la voix différente. / La source de vie, le Verbe de Dieu jaillit des hauteurs / Célestes, inépuisable, en un élan pur et sain / Semblable au cristal, demeurant sur une roche élevée, / Montagnes éternelles. Et elle ne se soucie pas des muses champêtres / Qui font résonner une voix mortelle, qui composent des poèmes nuisibles / Qui charment les oreilles du corps seul de leurs sons vains. ». Sur ce texte, se reporter à l'édition récente, *Josephina, l'épopée de saint Joseph*, Isabel Iribarren (trad.), Matteo Roccati (éd.), Paris, Les Belles Lettres 2019.

partie, trop puissant avocat encontre moy, qui a tellement desja plaidoyé sa cause que presque tout le monde le croit³⁰.

Comme chez d'autres, la posture oratoire de l'engagement avec la métaphore filée de la plaidoirie et de l'éloquence juridique campe la matière théologique sur une scène de langage. Adressée à un adversaire fictif, distinct du destinataire réel du texte, elle se re-présente et se hisse au rang de matière littéraire.

Toutefois, au-delà de la seule adresse, en tant que telle un peu abstraite, c'est la question de la prise de parole d'un sujet qui fonde la matière homilétique et littéraire. De nombreux passages thématisent ainsi la tension parler / se taire, et font passer d'une matière théorique, objet de traités, à une matière prise en charge par un prédicateur-auteur. Il peut s'agir d'incises brèves (*Et o Deus, o religio, o pietas, eloquar an sileam* ?³¹) ou bien de développements plus conséquents :

Verum haec et reliqua omnia comprehendere quae dici se offerunt, quis sermo sufficeret ? Postpositis ergo ceteris quae dicere, vel ad laudem gloriosissimi nostri copiosissime vel ad aedificationem nostram, abundantissime, consideratio profunda nostri thematis ingerebat, sub triplici oratione concludatur sermo noster [...]³².

On retrouve là des éléments liés à l'*ubertas* rhétorique (*abundantissime, copiosissime*) ainsi que la finalité edificatrice propres à la « matière ». L'hésitation toute rhétorique permet toutefois d'aller encore au-delà en montrant le discours comme dépendant d'un énonciateur qui le fait exister. Néanmoins, bien au-delà de cette position toute discursive, c'est comme auteur que le « je » lui confère un caractère proprement littéraire. Le sermon *Si non laverò te* présente à ce titre un exemple paradigmatique. Laissons donc en quelque sorte à l'allégorie *Scientia inflans* les mots de la fin, elle qui apostrophe le prédicateur dans une scénographie éminemment réflexive et révélatrice :

Quid me spectas ? ita est dum omissis considerationibus altis et subtilissimis speculationibus, materiam communissimam assumis quasi in eadem jugiter cantilena nugatoria perseveres, quasi pueriliter vulgarissimum carmen afferas vel efferas ? Linque humiles materias ; numquid desunt tibi mysteria longe plus difficultatis et verae laudis habentia circa sacramentum altaris et benedictae passionis. Illic tuum ingenium, tuam manifesta eruditionem coram viris omni doctrina superminenter eruditis. An ignoras ubi loqueris ? [...] Praeterea quaeso, non te casso labore fatiges neque turpem risum tibi suscites.
³³

³⁰ Jean Gerson, *Sermon « Beati qui lugent »*, OC, t. 7*, n° 344, p. 550.

³¹ Jean Gerson, *Sermon « Tradidit Jesum »*, OC, t. 5, n° 249, p. 561 : « Ô Dieu, ô religion, ô piété, dois-je parler ou me taire ? »

³² Jean Gerson, *Sermon « Considerate lilia... »*, OC, t. 5, n° 217, p. 159-160 : « Mais ces réflexions et celles qui s'offrent pour qu'on les exprime, quel sermon serait en mesure de toutes les tenir ensemble ? Laissons de côté toutes les autres aspects que la méditation attentive de notre thème nous invitait à formuler et concluons donc notre sermon en faisant un riche éloge du plus illustre de nos hommes ou en nous édifiant avec force. »

³³ Jean Gerson, *Sermon « Si non laverò te »*, OC, t. 5, n° 245, page 500 : « Qu'as-tu à me regarder ? C'est bien de ça dont il s'agit puisque tu négliges toutes les considérations élevées et les spéculations subtiles pour reprendre une matière rebattue : comme si tu t'efforçais d'associer une cantilène et des plaisanteries, comme si tu apportais ou portais aux nues puérilement un poème banal. Laisse-là ces matières médiocres : te font-ils défaut, les mystères assurément plus difficiles et porteurs de louanges véritables qui sont attachés au sacrement de l'autel et de la Passion bénie ? C'est là que tu dois montrer ton génie et ton érudition devant des hommes versés brillamment dans toute la doctrine. Est-ce que tu ignores où tu parles ? Par-dessus tout, je t'en prie, ne va pas te fatiguer par un travail creux et évite de faire rire honteusement à tes dépens. »

Telle une figure tentatrice, la Science enflée d'elle-même tente de faire basculer le sermon du côté de la « curiosité », du traitement scolastique, en détournant de l'édification. Refusant que soit traité le sujet de la pénitence (*humiles materias, materiam communissimam*), elle préconise au contraire que ce soit la recherche de la complexité stylistique (*accuratum stylum vel elaboratum*) qui oriente le traitement de la matière. Face à ce monstre de mots qui incarne un refus de la matière théologico-rhétorique, à la fois modeste dans le style (*humiles materias*) et simple quant au contenu moral (*materiam communissimam*), le prédicateur s'impose comme auteur et écrivain au sens plein du terme, garant de l'écriture et du style propre aux textes homilétiques.

Ni uniquement théologique, ni exclusivement rhétorique, la mauvaise foi pourrait aisément renvoyer les sermons de Gerson à une forme d'indécision incertaine et peu stable. Ce serait méconnaître la puissance dynamique de l'alternative qui travaille les textes et joue le rôle de véritable matrice oratoire. Fondatrice, elle l'est d'autant plus que les sermons déploient une généricité marquée par une grande porosité. Indice d'une écriture toujours en tension plutôt que mot d'ordre esthétique, la « matière » gersonienne épouse l'élan d'un discours bien plus qu'elle ne le définit.

Viviane Griveau-Genest, *Jean Gerson écrivain, De l'œuvre latine et française à sa réception européenne*, Isabelle Fabre (éd.), Actes du colloque tenu à Montpellier, 4-6 avril 2018, Genève, Droz, 2024